

Nous pourrions, en même temps, compter pour aider à maintenir la vertu de tempérance en honneur au sein de notre population, sur une caste dont l'exemple est toujours contagieux, soit pour le bien soit pour le mal. Oui, après les sociétés de tempérance, dont l'influence salutaire doit être mentionnée en premier lieu, et une excellente loi, il est indubitable que les bonnes mœurs des classes dirigeantes, en matière de sobriété, sont le levier le plus puissant pour populariser la vertu de tempérance.

Ce fait est tout naturel. L'homme instruit jouit auprès de ceux qui ne le sont pas, d'un prestige et d'une autorité incontestables. On lui suppose une sagesse et des lumières qu'il n'a pas toujours, mais qu'il devrait avoir; et sa manière d'agir ne manque jamais de faire impression sur ceux qui sont à portée de la connaître. S'il a des principes religieux qu'il pratique sans ostentation, ceux qui en sont les témoins sont affermis davantage dans leurs croyances et portés à l'imiter. Si, au contraire, il est indifférent en matière de religion, ou s'il laisse apercevoir la plus légère teinte d'incrédulité, il aura également un certain nombre d'imitateurs, entraînés, les uns par la sottise et les autres par l'orgueil. Nier qu'il en soit ainsi, c'est nier la puissance irrésistible de l'exemple que nous pouvons constater tous les jours, même les yeux à demi-ouverts; ce qui, au reste, n'est nié par personne. La classe instruite fait donc école dans tout ordre de choses, et surtout en matière de sobriété. Ceci est tellement vrai, que pour connaître à quel point la tempérance est en honneur dans tel centre ou telle paroisse en particulier, il suffit de s'enquérir des habitudes de la classe dirigeante. Cette dernière est-elle en général irréprochable? Soyez sûr que le gros de la population l'est également. Oublie-t-elle au contraire le sentiment de sa responsabilité et de sa dignité? Comptez alors, si vous le pouvez, ses nombreux imitateurs. Quand même une paroisse n'aurait sous les yeux que les habitudes intempérantes de

son médecin, il en résulterait déjà un grand mal. Les relations journalières que l'on est tenu d'avoir avec lui, sont un danger permanent. Il aime généralement avoir des compagnons de plaisir, en sorte qu'il devient invariablement une pierre d'achoppement pour un grand nombre. Après tout, se dit-on, si ce défaut consommait la ruine de l'âme et du corps, comme on le prétend, verrait-on notre médecin en faire si peu de cas? Un médecin intempérant, surtout dans une paroisse de la campagne, est un véritable fléau sous tous les rapports. Sans compter les dangers que courent entre ses mains les intérêts temporels de ses clients, qu'il a mission et qu'il a fait serment de sauvegarder dans toute la mesure de ses forces, il est un élément incessant de démoralisation. Le noble exercice de sa profession qui fait de lui, pour ainsi dire, le curé du dehors, perd alors son haut caractère de ministère pour devenir l'art le plus vulgaire.

Ce type se ferait plus rare, il nous semble, si nos populations le voulaient. Quand tous les moyens suggérés par la charité fraternelle, ont été employés inutilement, on devrait s'entendre pour faire l'isolement autour du médecin intempérant, en lui refusant toute confiance, et lui chercher immédiatement un remplaçant. Maintenant que cette classe de professionnels est légion, ceux-là seulement qui sont sobres et moraux devraient être honorés de la confiance et de l'encouragement du public.

Ce que nous disons des médecins, s'applique par déduction, au moins dans une certaine mesure, à tous les professionnels et à toutes les personnes instruites, quelque soit le genre d'affaires auquel elles se livrent.

Cette ligne de conduite, dont la sévérité n'est nullement en opposition avec la charité et les vrais principes chrétiens, aurait les effets les plus salutaires. D'abord, elle protégerait la classe instruite et dirigeante contre des excès auxquels elle est tout aussi portée que les classes moyennes et basses.